

Et au Wienerwald, les arbres sont toujours debout, pp 159 à 175

Elisabeth Åsbrink

Traduction : Sophie Refle

Avez-vous vraiment existé ? Lisl. Pepi, toujours fidèle.

Moi. Votre fils aimé. Qui vous hait. (Non. Je ne hais point.)

Le 1er septembre, le journal local *Kristianstadsbladet*, consacra l'intégralité de sa troisième page à l'ultimatum lancé par l'Allemagne à la Pologne - « Hitler en appelle aux armes. »

Le lendemain, Otto apprit que la menace avait été mise à exécution :

« La guerre entre la Pologne et l'Allemagne a commencé. » Et « La France et le Royaume-Uni adressent un ultimatum à Berlin : qu'elle retire ses troupes de la Pologne, ou ce sera la guerre ! »

La guerre.

Avec le black-out, les lumières disparaissaient de Vienne une fois la nuit tombée. À vrai dire, cela ne changeait pas grand-chose. Un nouveau règlement interdisait à Nuny, Paul, Grete, Elise et Pepi de sortir après huit heures du soir.

Le 23 septembre, ils perdirent le droit de posséder un poste de radio. Les Ullmann remirent le leur aux autorités, mais en achetèrent un autre, comme tout le monde. Une autre directive prescrivit que les Juifs devaient s'approvisionner auprès de commerçants aryens « fiables », lesquels n'osaient pas toujours accepter les clients juifs de peur de malentendus et de représailles. Dans certaines villes, les Juifs ne pouvaient faire leurs courses qu'à des heures précises. Ils reçurent l'ordre de construire leurs propres abris. Quelques semaines plus tard, les règles concernant les postes de radio furent renforcées : seuls ceux qui donnaient leur nom et leur adresse pouvaient en acheter, de manière à ce qu'on puisse vérifier leur degré de judéité. Les appareils confisqués étaient envoyés à l'armée.

Très cher Otti ! Je profite de la lettre de papa pour t'écrire quelques lignes.

J'espère que tout va se calmer et que nous n'aurons pas de problèmes. Sinon, je n'ai pas grand-chose à te raconter. La seule chose que j'espère est que toute cette agitation va retomber et la paix revenir. Tu sais que j'aime quand tout le monde arrive à s'entendre, je te l'ai d'ailleurs souvent prêché.

Prends bien soin de toi, mon chéri. Mille baisers / maman

Certains des missionnaires suédois à Vienne tenaient un journal ou correspondaient avec leurs en Suède. Ni proies ni chasseurs, ni objets ou sujets de haine, ils jouissaient d'une perspective unique. Le pasteur Johannes Ivarsson faisait partie de ceux qui notaient ce qu'ils observaient. Par exemple lorsqu'il aidait les gens qui avaient besoin d'un passeport ou d'autres documents pour émigrer.

« Comme les Juifs étaient en permanence sommés de disparaître, on aurait pu s'attendre à ce que les autorités leur ouvrent toutes grandes les portes et facilitent leur exil. Mais ce n'était absolument pas le cas. Nous qui les assistions dans leurs démarches avions souvent l'impression que ces autorités s'étaient ravisées à la dernière minute et souhaitaient les garder à tout prix ! »

Le pasteur Ivarsson mentionnait des fonctionnaires qui se demandaient tout haut pourquoi les Juifs faisaient tant d'histoires pour ces papiers alors qu'ils n'avaient qu'à ouvrir le robinet du gaz chez eux.

Il dépeignait l'automne 1939 à Vienne comme une cave dont toutes les issues avaient été condamnées.

« Je vous assure que l'angoisse suinte des murs. »

Jamais il ne s'était imaginé que des hommes pussent pleurer si fort. Les femmes, écrivait-il, pleurent souvent pour rien, mais dans son bureau de la maison de la Mission suédoise pour Israël, rue Seegasse, il avait vu des hommes dans la force de l'âge, d'anciens combattants médaillés pour leur bravoure, s'abandonner au désespoir sans aucune retenue. La plupart d'entre eux étaient sans travail et n'avaient plus de quoi vivre depuis qu'on avait saisi leurs économies.

Le dimanche, il prêchait devant une assistance de notables destitués. L'oisiveté rendait fous ces anciens professeurs, médecins, avocats, acteurs, ingénieurs ou hommes d'affaires et cela expliquait probablement l'espèce de soulagement avec lequel ils avaient accueilli l'imposition du travail obligatoire. Dans un premier temps.

Le pasteur, quant à lui, n'était ni soumis au travail obligatoire ni banni des salles de cinémas. Il put voir en compagnie d'autres Autrichiens ce film comique sur « les Juifs au travail pour la première fois de leur vie », qui montrait des professeurs, des médecins, des avocats, des acteurs, des ingénieurs et des hommes d'affaires s'initier au maniement de la pelle et la pioche.

« La maladresse du Juif le rendait ridicule », constatait le Suédois en ajoutant que le public en riait aux larmes.

Il en tirait la conclusion que pour les employeurs, les Juifs ne constituaient pas une main-d'œuvre valable.

« Ce n'était pas rentable et l'avocat ne tarda pas à être renvoyé. On avait laissé le Juif essayer

de travailler pour devenir un "homme honnête", mais il ne s'en était pas montré capable. Ce n'était pas entièrement faux » écrivait le pasteur Johannes Ivarsson dans le *Journal de la Mission suédoise pour Israël*.

Le pasteur Pernow, directeur de la mission, prit aussi des notes sur les premières années de la guerre à Vienne :

« Depuis ce jour de mars 1938 où il fut décidé que les Juifs devraient avoir quitté l'Allemagne sous quatre ans, on ne cessa de les exclure. Ils comprirent vite qu'ils devaient disparaître, soit en attendant la mort – par la violence, le suicide ou la faim et les privations, puisqu'on leur avait retiré tous leurs moyens de subsistance – soit en émigrant. »

Et pourtant malgré ces observations nombreuses et précises sur la barbarie de l'entourage, malgré la perception que l'avenir ne réservait rien de bon –, les privations subies par les Juifs apportèrent aussi de la joie. Oui, ces ténèbres comportaient indéniablement une part de béatitude et de grâce pour les missionnaires suédois. Le pasteur Pernow l'a expliqué dans le journal de la mission – et n'entend-on pas entre les lignes la jubilation paisible du témoin d'un miracle ?

La décision précitée, selon laquelle la population juive devait disparaître, fut immédiatement suivie d'une avancée spirituelle remarquable. Les Juifs se mirent à affluer à la mission d'une manière dont nous n'aurions pu rêver autrefois. À chaque office religieux, à chaque lecture de la Bible, nos locaux – chapelle, vestibule, escaliers – étaient pleins à craquer d'auditeurs, hommes instruits, professeurs, médecins, juristes, directeurs, et aussi gens modestes. Tous indigents et impuissants, mais affamés de paroles d'espoir et de consolation, qu'ils écoutaient avec passion et dont ils ne semblaient jamais rassasiés.

En vérité, au milieu de toute cette haine de l'Europe pour les Juifs, la Mission suédoise pour Israël, fondée pour les remettre dans le droit chemin, trouvait une manière de toucher les égarés.

Avec le début de la guerre, à l'automne 1939, l'affluence devint si forte que nous dûmes porter à deux nos offices dominicaux, l'un à 9 heures et l'autre à 11 heures. En dépit de l'heure matinale du premier, les gens arrivaient une à deux heures à l'avance pour être sûrs d'avoir une place assise. Lorsque les habitants d'une grande ville se lèvent, malgré leur goût pour le confort, à 6 ou 7 heures le dimanche pour se rendre dans la maison de Dieu, c'est qu'un miracle s'est produit. (...) Une moisson remarquable, pendant laquelle des centaines de Juifs furent tirés des ténèbres du désespoir et entrèrent dans le royaume de la grâce du Seigneur Jésus.

Ce qui marqua le plus le pasteur Pernow – une expérience inoubliable, écrit-il – fut le nombre des communiants. Pendant la première année de la guerre, ils furent régulièrement plus de deux cents.

Voir cette foule de Juifs se présenter à la table du Seigneur pour y accueillir le sauveur rejeté par leur peuple pendant 1 900 ans, afin qu'il les rende plus forts, les guide et leur permette de supporter l'épreuve sans couvrir son nom d'opprobre... Le spectacle était exaltant.

L'école du village était prête à accueillir Otto, mais il ne voulait pas y aller. Plus âgé que les plus grands des élèves, il se considérait presque adulte et déjà plus instruit. Chaque matin, il attendait que Mme Wallenberg repose le journal local pour s'informer des événements du monde. Il écrivait chez lui aussi fréquemment que ses chers parents le souhaitaient.

Otto mesurait à quel point ces longues journées paisibles à Tollarp étaient un luxe suprême, l'existence la plus enviable. Le garçon capricieux qui avait quitté Vienne était habitué à faire de son mieux, mais aussi à obtenir ce qu'il voulait. Les nuits solitaires, les jours au foyer pour enfants, le sentiment de ne pas décider de sa vie l'avaient fait mûrir. Pepi et Lisl comptaient sur lui. Et il comprenait, comme s'ils avaient reposé leur tête fatiguée sur ses épaules de garçon de quatorze ans, qu'il devait leur apporter plus que sa simple envie de leur faire plaisir. Ils avaient besoin de lui pour supporter l'angoisse et ces journées qui se réduisaient à la nuit et au brouillard.

Pepi avait maintenant défini les règles de leur correspondance, jusque là restées tacites : parle-nous de ton quotidien, de tes progrès, rapporte-nous des faits simples sur tes amis, tes repas, le temps qu'il fait, le ski ou la température de ton bain. N'écris rien sur les réunions de nazis du coin, sur ce que tu lis dans les journaux, la politique ou l'évolution de la guerre qui vient de commencer. Raconte-nous le paysage depuis ta fenêtre pour que nous aussi le voyions, tes conversations au petit-déjeuner en mangeant du porridge pour que nous y soyons avec toi, que nous aussi versions du lait sur la compote de pommes, dis-nous tes journées dans les champs de manière à ce que nous y travaillions à tes côtés, chaussés de souliers glaiseux, les muscles douloureux.

Otto se conforma à leurs souhaits. Il cessa de solliciter leur soutien et leurs encouragements pour leur donner, à eux qui n'avaient rien, un alliage réussi de bonté et de remboursement de sa dette à leur égard.

Très cher Otti. Nous avons reçu aujourd'hui ta lettre du 2, qui nous a bien sûr réjouis. Nous avons été émus de te lire et de sentir comment tu nous insuffles du courage, et nous pouvons t'assurer que nous nous tournons vers l'avenir avec courage et sang-froid. Nous faisons confiance à Dieu, nous croyons qu'il veillera à ce que tout aille mieux et à ce que nous soyons bientôt réunis.

Otto et son ami Gerhardt étaient maintenant les seuls à ne pas avoir quitté le bâtiment délabré de Hemhult. Mme Eklundh décida qu'ils serviraient cet automne de main-d'œuvre d'appoint aux paysans locaux, et ils allèrent s'installer à Tallåsen, une ferme un peu à l'écart du village.

L'automne fut long et boueux. Jusqu'à octobre, Otto travailla neuf heures par jour, fourche à la main, dans les champs de pommes de terre. Mais il était payé. Il s'acheta des bottes de caoutchouc. Il gagnait sa vie et n'avait plus la force d'écrire aux siens.

Cela n'aurait pas dû les surprendre. Pourtant aucun ne s'y était préparé. Ni Pepi, ni Lisl, ni Otto. Un ordre arriva par la poste, et ils surent qu'ils ne pouvaient plus compter sur rien et qu'il n'y avait dans l'existence qu'une seule vérité, bien réelle, l'incertitude.

Vienne, le 18 octobre 1939

Très cher Otti. Nous avons été très déçus aujourd'hui parce que nous pensions recevoir une lettre de toi. Mais nous n'avons même pas eu de carte postale, et cela nous a beaucoup chagrinés. Nous espérons que c'est dû à un retard de la poste et que nous recevrons quelque chose cet après-midi ou demain. Tu écrivais dans ta dernière carte que tu as beaucoup à faire et nous aimerions savoir en quoi exactement consiste ton travail et ce qui t'occupe. Tu ne nous as malheureusement pas écrit une seule lettre détaillée ces dernières semaines, et tu n'as pas non plus répondu à nos questions, comme je l'espérais. Nous ignorons ce que tu fais exactement – à part ce que tu nous as dit de ta participation à la récolte de pommes de terres –, comment tu te portes, en quoi consiste ton travail, ce que tu vas faire cet hiver et plus tard, si tu en sais plus sur votre avenir, c'est-à-dire si vous allez rester à Tollarp ou bien si vous irez ailleurs, nous ne savons pas où tu en es dans ta correspondance avec Egon et Grete, si tu as eu de leurs nouvelles, si tu as reçu toutes mes lettres, et donc celles qui parlent d'eux. (...) Nous avons été inquiets hier, car je devais partir immédiatement pour un chantier en Pologne, mais l'examen médical m'a déclaré inapte pour le moment à cause de ma blessure au dos. Je ne sais bien sûr pas combien de temps ce sursis va durer. Quoi qu'il en soit, la plupart d'entre nous doivent partir là-bas tant qu'ils sont à moitié vaillants, et il n'est pas exclu que je doive le faire très vite.

L'ordre était clair : tout le monde devait partir. Ils ne pourraient plus rester en Autriche ; ils devaient aller s'installer dans le nouvel État prévu pour les gens comme eux. Les formules utilisées pour évoquer leur avenir étaient pompeuses et prometteuses. Mais les hommes devaient d'abord tout préparer, aménager et construire. Les femmes suivraient ensuite.

Pepi avait prouvé sa loyauté à l'Autriche : il s'était battu pour la monarchie, avait combattu ses ennemis. Mais les éclats de grenade de la Grande Guerre ne lui offrirent qu'un délai d'une semaine. Pas plus.

21 octobre 1939

Très cher Otto. (...) Je dois maintenant aborder un sujet désagréable. Au début de la semaine prochaine, je serai sans doute contraint de partir en Pologne sur un chantier de construction. Je ne m'y

rendrai bien sûr pas seul, tout le monde doit y aller, et je ne pourrai pas t'écrire pendant un temps. C'est ce qui m'attriste le plus, mais maman restera à Vienne et continuera à te tenir informé. Je sais que tu es un garçon sage et que tu ne feras rien qui me peinerait. Si Dieu le veut, nous serons réunis à nouveau et j'espère, mon bon garçon, que tu ne me causeras pas d'embarras, même si je ne peux plus t'écrire tous les jours. Continue à être celui que tu as toujours été, reste courageux, honnête et poli, et je partirai le cœur tranquille.

Pepi espérait que Lisl la suivrait en Pologne mais il aurait aussi voulu qu'elle n'ait pas à le faire. Il espérait que le travail ne serait pas trop dur ou leur séparation trop longue. Que pouvait-il souhaiter d'autre ?

Lorsque l'heure du départ pour la déportation arriva, il fut vivement ému. Pour une quelconque raison, il n'écrivit pas à la machine, contrairement à son habitude. Il savait que ce serait peut-être sa dernière lettre. Il s'apprêtait à monter dans un train avec d'autres hommes aptes au travail, un train dont ils descendraient pour affronter un destin inconnu, tous ensemble et chacun seul. Son écriture est presque illisible.

25 octobre 1939

Très cher Otti. Aujourd'hui je ne t'écris qu'une carte. Tu recevras demain une plus longue lettre de moi, la dernière pour un long moment. Mais, Dieu merci, maman pourra continuer à t'envoyer des nouvelles. Nous sommes en bonne santé, c'est le plus important, et nous espérons que tu l'es aussi. Restons proches les uns des autres et espérons que nous n'aurons jamais à revivre cela. J'aimerais que tu sois gai et optimiste, pour que nous puissions nous réjouir pour toi. Comme je te l'ai écrit hier, continue à t'améliorer et à étudier pour que nous n'ayons pas honte de toi. Veille à toujours rester en forme. Le plus important est de prendre soin de toi pour rester vaillant. Mon très cher garçon. Mille pensées et baisers / ton père

Les 912 hommes qui quittèrent Vienne le 10 octobre ignoraient que leur départ était la deuxième étape du plan d'Adolf Eichmann pour établir un État juif temporaire en Pologne, près de la frontière soviétique. 672 autres hommes furent contraints de partir le 26 octobre. Dont Pepi.

27 octobre 1939

Très cher garçon. Papa est parti hier et j'espère que tout va bien pour lui. Je ne sais pas encore quand mon tour arrivera. (...) Mon trésor, mille baisers, j'ai hâte de te lire. Peut-être déjà demain. / ta maman

Adolf Eichmann. Chemise noire, Hauptsturmführer, liquidateur de la solution finale. Sa mission était de vider l'Allemagne nazie des personnes d'extraction juive, et les confins de la Pologne semblaient convenir comme solution provisoire à ce problème. Près de la frontière avec l'Union soviétique. Un territoire uligineux. Un marais. Peu construit. Une lande sans arbres.

Le district s'appelait Radom ; la rivière, le San ; et le lieu, Nisko. Les Polonais en furent d'abord expulsés, les Juifs devaient y être ensuite envoyés. Adolf Eichmann surveillait les opérations personnellement. Il écrivit :

« J'ai dit : donnez-moi une zone assez grande pour permettre d'y aménager un pré-État (*Judenvorstaat*) juif indépendant, d'où il sera possible d'organiser peu à peu une immigration. »
et :

« Nous avons pensé... que cela pouvait être une solution provisoire, à tout le moins, parce qu'il fallait agir vite. »

Le souhait du Führer était formel : il voulait que tous ceux qui avaient été classés juifs quittent le territoire contrôlé par l'Allemagne. Eichmann conçut donc un lieu de rassemblement, un pré-État juif. Il est vraisemblable que cette concentration de Juifs à proximité de la ligne de démarcation n'était que la première étape de leur expulsion en Union soviétique.

Le projet débuta avec un transport depuis la ville d'Ostrava. Les témoins survivants ont raconté comment le groupe fut conduit sur une colline d'où l'on voyait dans toutes les directions. Un officier SS leur fit alors cette déclaration :

« Le Führer a promis aux Juifs une nouvelle patrie, à environ sept ou huit kilomètres d'ici, de l'autre côté de la rivière San. On n'y trouve aucun logement, aucune maison. Vous aurez un toit sur vos têtes si vous menez à bien les travaux. Il n'y a pas d'eau. Tous les puits de la région sont infestés. Le choléra, la dysenterie et le typhus y sont partout. Si vous commencez à creuser et que vous trouvez de l'eau, vous aurez de l'eau. »

On croit que cet officier SS n'était autre qu'Adolf Eichmann lui-même.

Le lendemain, un quart des hommes furent expulsés. Ils furent forcés à marcher sans carte vers l'est, et avertis qu'ils seraient fusillés s'ils revenaient. Les autres reçurent l'ordre de se débrouiller pour aller jusqu'à l'endroit qui donnerait son nom à toute cette expérience : Nisko.

Après la formation du camp de prisonniers, de nouveaux transports arrivèrent d'Ostrava. Certains prisonniers ne purent jamais pénétrer dans le camp, mais furent contraints de le quitter immédiatement sans leurs bagages. Pendant l'automne arriva un nouveau transport de Juifs très

âgés. Et deux transports de Vienne. Pepi.

Lisl savait qu'elle était sur la liste de ceux qui devaient partir. À Tollarp, Otto se préparait à devenir plus seul, très seul, complètement seul.

Pepi avait disparu, mais il avait transmis à ses proches son héritage : une injonction de ne pas perdre courage. Cette injonction résonna à travers Lisl et parvint jusqu'au garçon de 13 ans, dans le foyer pour enfants.

31 octobre 1939

Très cher Otti. Je prends un peu plus de temps pour t'écrire aujourd'hui. Je n'ai pas de nouvelles de papa mais j'imagine qu'il va falloir attendre un peu puisque personne n'a reçu de lettre de ceux qui sont partis avec le premier transport. Nous devons être patients.

J'ai un sursis de quinze jours et je peux donc continuer à garder le contact avec toi. Si je suis forcée de partir, je te préviendrai.

Les temps sont durs et nous ne devons pas nous laisser abattre. Ce sont les mots de papa avant son départ, et je compte m'y tenir. Nous voulons vivre à nouveau ensemble et être heureux tous les trois.

Je suis curieuse de te lire car je voudrais savoir quel est ton travail en ce moment, et comment les choses vont se passer pour toi par la suite. Papa aimerait que tu ne fasses pas que travailler mais que tu aies aussi la possibilité de suivre des cours dans une école pour continuer tes études. Il faut s'instruire.

Ici, il n'y a rien de neuf. Nous sommes, Dieu merci, en bonne santé et nous espérons que c'est aussi ton cas. Gerhardt est-il toujours avec toi ?

À Tallåsen, dans la maison du bosquet au bout du chemin de terre un peu à l'extérieur de Tollarp, la plupart des pièces étaient vides. Otto travaillait plusieurs heures par semaine dans l'exploitation maraîchère où des handicapés mentaux venaient pour avoir une activité. Il les aidait à trier les pommes dans différents paniers et à ranger les outils. Il participa aussi aux labours de novembre.

Pepi était injoignable dans la vaste Pologne et la valise de Lisl était en permanence prête dans l'entrée. Otto était déprimé parce qu'il devait ne pas l'être. Ses journées étaient longues parce qu'il attendait qu'elles se finissent.

7 novembre 1939

Très cher enfant. J'ai reçu ta carte hier et je suis heureuse de savoir que tu vas bien. C'est le principal. Je n'ai toujours pas de nouvelles de papa. Le courrier est malheureusement très lent. Je ne sais pas non plus combien de temps je pourrai rester ici, et si je dois partir, nous aurons peut-être du mal à communiquer, en tout cas au début. Paul et les autres pourront rester, du moins je l'espère.

Que t'ont écrit Egon et tante Grete ? Gerhardt est-il toujours avec toi, ou bien es-tu seul là-bas ?

Fais attention à ne pas t'enrhumer et prends bien soin de toi.

Mille baisers / ta maman

Le pasteur Birger Pernow n'avait pas seulement réussi à envoyer soixante-cinq enfants en Suède, il avait aussi sauvé une vingtaine de jeunes et d'adultes actifs au sein du club de jeunes de la Mission à Vienne. Il avait demandé à son vieil ami et frère dans la foi, Axel Andersson, d'organiser pour eux un camp sur ses terres à Tostarp. La maison pour la jeunesse qui s'y trouvait déjà pouvait être agrandie ; les jeunes y habiteraient, et y mèneraient une vie chrétienne tout en se rendant utiles par des travaux physiques bons pour la santé, dans l'attente de leur émigration dans un autre pays. Le camp de transit de Tostarp pour les jeunes juifs chrétiens.

Otto s'y installa deux jours avant la veillée de Noël.

Il passa de Tollarp à Tostarp, d'un nom de village de Scanie à un autre, de la catégorie « enfant » à celle de « réfugié ». Une fois le sapin décoré, on sortit un trépied sur lequel on monta l'appareil photo.

Les branches clairsemées du sapin ployaient sous le poids des bougies. Les vingt-cinq réfugiés groupés devant lui, collés les uns aux autres, avaient revêtu leurs meilleurs vêtements, aussi sombres que leur regard. Otto, le plus jeune, était assis par terre.

La lumière était peut-être particulièrement mauvaise en cette veillée de Noël 1939. Ou le photographe impatient de nature. Seul le sapin est net sur la photo. Les êtres humains semblent sur le point de se dissoudre. Ils regardent de tous côtés, agitent les mains et comme ils tournent la tête au moment où la photo est prise, ils ressemblent moins à des individus qu'à un nuage sur le point de se briser.

Otto se vit attribué le lit n°24.

Un nouveau régime, une ambiance plus sinistre, une hiérarchie plus claire, et un nouvel emploi du temps : lever à 7 heures, puis gymnastique. Prière du matin en suédois. Quatre heures de travail manuel pendant lesquelles on abattait et sciait les grumes en bois de chauffage qu'Axel Andersson revendait à profit. Les responsables du camp notèrent dans le journal de bord que plusieurs des réfugiés étaient faibles sur le plan tant nerveux que psychique. Quand il n'y avait pas de neige, ils travaillaient parfois dans les champs de betteraves sucrières de la ferme voisine ou dans les autres jardins et potagers. L'emploi du temps qui prévoyait trois heures et demie de cours par jour était sans doute respecté. En tout cas en hiver, lorsque les champs ne n'avaient pas besoin de bras pour les semailles, le désherbage ou le labourage. En tout cas quand il ne fallait pas réparer ou reconstruire les bâtiments. Dîner à sept heures le soir. Puis prière en allemand.

Le camp était régi par l'Alliance missionnaire suédoise. Les autorités suédoises accordait un droit de séjour. Les chrétiens juifs bien élevés avaient le droit d'être ici. Mais ils ne devaient pas rester dans le pays.

L'un des premiers procès-verbaux des réunions du comité pour les réfugiés établit que les autorités et le public seraient informés du fait que « le camp était destiné aux réfugiés en général et non pas seulement aux réfugiés juifs, et qu'il s'agissait d'un camp de transit qui ne contribuerait donc pas à l'installation de ceux-ci en Suède. » La population locale n'avait aucune raison de s'inquiéter.

Le registre des cartes du camp précise la profession de chacun, et sous le nom d'Otto figure la mention « écolier ». Mais rien n'avait été fait pour qu'il soit scolarisé, et il n'y avait d'ailleurs aucune école qu'il pût fréquenter.

Sur la photo de groupe prise le 24 décembre 1939, il semble très jeune en dépit de ses quatorze ans. Un enfant.